

LES KOBOLDOKS

CHAPITRE PREMIER

Il commençait à se faire tard et les premières brumes du soir envahissaient sournoisement les forêts lorsque, tirant le lourd tronc d'arbre à la bricole, Zohar parvint près de sa cabane de rondins. En apercevant la longue saignée qu'il s'était, toute une année durant, efforcé de creuser dans la berge, il constata d'emblée que quelqu'un s'était, pendant son absence, approché de son radeau-pirogue.

Surpris plus qu'inquiété, il lâcha la corde avec laquelle il s'était usé la paume de ses mains jusqu'au sang en tractant la lourde grume à peine émondée sur des kilomètres et observa les alentours. La cheminée de ce qu'il appelait pompeusement son *bungalow* fumait paresseusement en l'absence de tout vent ; la porte était fermée. Il avait plu comme chaque soir et, très vite, il repéra les deux traces fraîches laissées dans la boue rouge. En les suivant des yeux, il constata qu'après s'être dirigées vers son radeau, elles remontaient sur la berge, contournaient son appontement et piquaient droit vers sa cabane.

Zohar ne craignait pas la présence d'un animal, les derniers prédateurs ayant été sottement exterminés par les humains trois ou quatre générations plus tôt.

— Oh ! Oooohhh ! appela-t-il, les mains en portevoix.

Il attendit un long moment une réponse qui ne vint pas et allait réitérer son appel lorsque le battant de planches vaguement équarries s'écarta en grinçant longuement. Avec surprise Zohar vit apparaître une jeune femme plutôt petite, coiffée d'un fichu imperméable comme il s'en vendait maintenant à Badalobar, ainsi que d'une sorte de combinaison de couleur mastic enlaidie par de larges poches à soufflet et que terminait une hideuse paire de bottes à genouillère couleur marron clair.

Du cuir ? Il ne fallait même pas y penser.

Quand elle lui sourit et ôta son fichu, il constata qu'elle était blonde. Une blondeur comme il s'en trouvait parfois du côté de Taloban (d'après ce qui se disait, mais il n'y avait jamais été, sa survie l'enchaînant pratiquement à sa cabane et à son radeau).

— Il y a longtemps que vous m'appellez ?

Elle avait la voix aiguë et un peu gracile. Presqu'une voix d'adolescente.

— Qui êtes vous ? répondit-il sans approcher d'un pas.

— Mon nom est Yemi. Je vous attendais et je m'étais endormie. La cheminée, vous comprenez. Ça a un effet... hypnotique. Et ça pique aussi les yeux !

Il haussa les épaules avant de descendre les marches patiemment creusées dans la pente qui menait à la lagune tout en s'efforçant de ne pas glisser.

— Vous êtes mignonne, estima-t-il dès qu'il se sentit assez près pour en juger.

— Merci. Mais ça n'a aucune importance... On m'a déjà beaucoup dit ça... hem... J'étais venue vous voir. Eh bien, au village, quelqu'un m'a dit qu'il se trouvait ici un homme qui louait un radeau-pirogue. J'ai interrogé tous les pêcheurs le long de la berge et... vous êtes le dernier.

Elle désigna du regard la boue qui encroulait ses bottes et accompagna cette constatation d'un soupir qui en disait long sur son état de fatigue.

— Je ne sais pas ce que vous voulez faire, mais une chose est sûre, c'est que vous allez devoir repartir à pied.

Et il montra la brume bleue qui se répandait sournoisement entre tous les feuillages des arbres géants.

— Marcher la nuit ne m'a jamais fait peur, vous savez.

Elle avait un petit sourire ironique plein de charme qu'il ignora spontanément.

— Non, je ne sais pas et du reste, il ne s'agit pas de marcher de nuit mais de marcher tout court ! La piste est longue jusqu'à Bondloff Bay

— Comment savez vous que je viens de là ?

— Pas bien difficile. Il n'y a qu'un village dans le coin et vous êtes venue à pied.

— On aurait pu m'amener...

— Bon ! Vous n'êtes pas venue si loin pour raconter votre vie. Qu'êtes vous venue chercher dans le coin ? Je vous avertis tout de suite : il n'y a pas grand chose. Rien à acheter, rien à vendre, rien à voler.

— Je sais. Je sais parfaitement que ce 'coin,' comme vous le dites, est le trou du c** du monde d'après ses habitants.

De voir cette jolie blondinette adopter d'emblée un langage à la crudité toute masculine le fit sourire.

— Je suis très impressionné par la verdure de votre langage. Très ! Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

D'un geste, il lui montra la direction de la cabane et la rejoignit sur le jusqu'au seuil.

— Laissez-moi essayer mes bottes avant de rentrer.

— Aucune importance : il n'y a rien à faire contre la boue d'ici. On marche dedans, on vit dedans et on crève dedans. Elle est partout dès qu'il pleut un peu.

— Et quand il ne pleut pas ?

— Alors c'est encore pire. Il faut connaître la poussière du coin pour en parler.

Ils pénétrèrent l'un derrière l'autre dans la longue habitation que Zohar avait mis près d'une année à concevoir et fabriquer. Le feu brûlait doucement et la mauvaise ventilation faisait qu'une grosse partie de la fumée stagnait en hauteur, comme un second plafond.

Du pied, Zohar poussa vers elle l'un des billots de bois qui lui servait de tabouret.

— Reposez vos jambes, vous allez en avoir bien besoin pour repartir sur la piste !

Ce qu'elle fit sans rechigner, pendant qu'il allait au bûcher approvisionner l'âtre. Yemi le regardait aller et venir dans la pénombre ; au bout d'un moment, elle demanda :

— Vous vivez ici ?

— Pourquoi, j'ai l'air de vivre ailleurs ? Vous voulez visiter mon lit pour vous en assurer ?

Elle se sentit rougir jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous étiez venue faire dans ce coin ? ajouta-t-il.

— A Bondloff Bay, j'ai rencontré un couple qui m'a assuré qu'il se trouvait ici un pêcheur acceptant parfois de prendre des passagers à son bord. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Il la regarda comme on regarde un animal étrange.

— Alors vous êtes tombée sur de sacrés rigolos. Aucun des trois harponneurs qui vivent encore dans le secteur n'a jamais emmené quiconque sur son épave flottante.

— Et pourquoi ça ? demanda-t-elle, le visage brusquement fermé.

— On a assez de problème pour manœuvrer ; à la mer, nos radeaux-pirogues sont des veaux ; ils sont lourds, ils essayent toujours d'aller où ils veulent... quitte à vous précipiter à l'eau. Alors, on a assez de problèmes pour ne pas en rajouter en prenant un inutile à bord. Pour moi, c'est non. Et vous pourriez me faire trois heures de danse du ventre que ce serait toujours non.

— Je ne sais pas faire la danse du ventre. De quoi parlez vous donc ?

— Oui, euh...Ce n'est qu'une expression ; elle signifie que vous n'avez aucune chance que je vous laisse seulement approcher de mon radeau-pirogue. Aucune !

— Vraiment ?

— Oh que oui !

Il alla s'allonger sur la paillasse recouverte de fourrures qui lui servait de lit et croisa ses doigts derrière sa nuque.

— La nuit est sur le point de tomber et si vous ne partez pas tout de suite, vous en serez réduite à suivre la piste dans le noir. Déjà de jour, ce n'est pas une partie de plaisir, mais dans l'obscurité...

Et il éclata de rire tandis qu'elle haussait les épaules.

— Je vais partir dès que je me serai un peu réchauffée. Il faisait un froid glacial pendant que je vous attendais.

— Non, il ne faisait pas froid ; c'est l'humidité du bras de mer, le brouillard... Bon ! Pourquoi êtes-vous venue jusqu'ici ? Allez vous me répondre à la fin ?

Elle semblait hésiter.

— Je travaille pour un journal à Kiranda. J'ai été envoyée ici pour faire un reportage sur les derniers harponneurs du delta.

— Diable, fit-il au bout d'un moment. Et vous pensez que je vais avaler ça tout cru ? On n'a jamais vu un ou une reporter balancé tout seul dans la forêt. Qui êtes vous exactement, Yemi ?

Il s'étonna d'avoir spontanément employé le nom de la jeune femme.

— Je dois faire un article de fond sur la pêche aux silures bleues du Grand Ouest. Voilà pourquoi je suis ici.

— Et vous débarquez toute seule !

— Je suis une grande fille.

— Et une fieffée menteuse. Partez d'ici avant que je ne vous donne une fessée et qu'il en est encore temps.

Il s'était redressé sur un coude. Dans la pénombre, il la vit se lever et masser un moment ses mollets mis à mal par sa précédente marche. Finalement elle traversa la pièce évitant de se cogner à tout ce qui traînait sur le sol de planches. Lorsqu'il entendit le loquet grincer, il changea d'avis :

— Restez ! Je vous offre l'hospitalité pour la nuit ; les deux soleils sont presque couchés. Dans huit heures, vous pourrez partir, il refera jour.

Elle s'immobilisa, la main sur la clenche.

— Je dois sans doute vous dire merci ?

— C'est comme vous le sentez. Vous savez faire la cuisine ?

— Non ! répondit-elle d'une voix rogue.

— J'en étais sûr ; ces gens des villes, ça ne sait rien faire de pratique.

— Sauf écrire des articles, ce dont vous êtes bien incapable.

Il se redressa d'un coup de rein.

— Des papiers que personne ne lit et plus insipides les uns que les autres.

— C'est ce que vous dites !

— C'est ce que je pense. J'ai réussi à vous mettre en colère ?

Elle revint vers lui, les yeux brillants.

— Exactement.

Alors vous m'en voyez ravi !... Ce soir, je vais faire une exception en votre honneur. Savez-vous ce que sont les œufs de *shaar* ?

— Tout le monde sait ce qu'est un œuf de *shaar*, bien sûr !

— Alors ce sera deux œufs de *shaar* chacun et un filet de silure. Ca vous ira ?

— L'essentiel est de ne pas mourir de faim, n'est-ce pas ?

Il poussa une sorte de gloussement joyeux, heureux d'avoir mis la jeune femme en colère ; dans le même temps, il tisonna les braises du foyer jusqu'à en faire surgir une première flamme qu'il recouvrit aussitôt de bois sec ; la lumière s'accrut et elle l'entendit farfouiller au fond d'un réduit qui devait être son garde-manger. Lorsqu'il revint, il tenait un long filet de silure bleue qu'il se mit en devoir de tailler dans le sens de la longueur ; peu après, une puissante odeur de friture envahit toute la cabane.

Pensive, ses bras entourant ses genoux, Yemi fixait les flammes et celle-ci jouaient avec l'or de ses cheveux.

— Je vous ai déçue, hein ?

— Terriblement. J'avais tant espéré... Et puis avoir fait tout ce chemin pour atterrir chez un type comme vous...

— Que voulez vous, il faut de tout pour faire un monde. Même des types comme moi !

A cet instant résonna brusquement le cri, plutôt le hurlement, d'un *tyak*. Il s'enfla un moment, ressembla au son d'une sirène, et s'éteignit sur un sanglot.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Yemi qui venait de sursauter.

— Ce n'est qu'un *tyak*... Il y en a beaucoup dans les bois et ils ne sortent que la nuit. Sur Terre, notre planète-mère, j'ai lu dans un cube mémoire qu'il y en avait aussi. On les appelait des *chauve-souris*, mais ici elles sont bien plus grosses.

— C'est dangereux ?

— Pas vraiment ; ces bestioles pullulent mais ne se déplacent que la nuit ; elles ont une sorte de sixième sens pour éviter les troncs des arbres et elles ne s'attaquent vraiment qu'aux jeunes femmes blondes et seulement quand elles sont isolées.

Yemi haussa les épaule et lança à Zohar qu'elle discernait mal en ombre chinoise sur le brasier un regard outré.

— Malin, ça !

Il prit l'air le plus innocent possible.

— Je ne fais que répéter ce qu'on m'a enseigné ! Après tout, c'est peut-être vrai. Si vous voulez toujours prendre la piste maintenant, il faudra apprendre à vous en méfier.

Simultanément le long cri d'un autre *tyak* résonna dans les bois, mais nettement plus lointain.

— Ils se répondent, nota-t-elle, tendue.

— Bien sûr, les animaux ont tous un langage, qu'est-ce que vous croyez ? Bien, dites moi la vérité maintenant : qu'êtes vous venue chercher ici ? Je compte jusqu'à cinq ; si à cinq je n'ai pas eu ma réponse, je vous jette dehors et j'appelle les *tyak* !

Ce qui n'eut pas l'air d'émouvoir la jeune femme le moins du monde.

— Emmenez moi sur votre radeau-pirogue qu'au moins je puisse faire un article et dire que j'ai navigué dans le goulet entre la lagune et l'océan.

— Ah, je vois ! Vous cherchez des sensations fortes ! C'est ça, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. Et même, si vous pouvez m'éviter ce genre d'épreuve, ce sera un plus.

— Alors, il vous faut rester ici, les pieds bien ancrés dans la boue. Demain, mes deux compagnons vont sortir pour approvisionner le marché de Kiranda et vous aurez tout le loisir de les admirer en train de suer sang et eau pour dompter leur épave flottante.

— Et... et vous vous ne sortez pas ?

Il secoua la tête et poussa un juron car il venait de se brûler.

— Non. Demain il y aura du vent ; je ne sortirai pas. Allez tenter votre chance chez Druff ou Marlowan. Ils ne seront peut-être pas mécontents d'embarquer une jeune femme dans leur épave ! Mais méfiez-vous, tel que je les connais, ils risquent de vouloir vérifier que vous êtes une vraie blonde !

Furieuse, elle haussa les épaules.

— J'ai déjà essayé, qu'est-ce que vous croyez !

— Et alors ?

— Alors, c'est non.

L'immense éclat de rire de Zohar rentra comme un poignard dans la poitrine de Yemi.